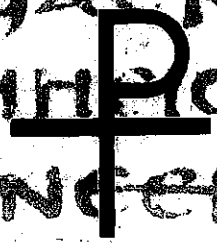
CAHIERS

METANOIA



18

CAHIERS METANOIA

1979
revue trimestrielle

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

JEUNER AU MONDE p. 5

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 27 p. 9

RECHERCHE p. 19

BIBLIOGRAPHIE p. 27

POÉSIES p. 29

CAHIERS
METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 6/79

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 006/79

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975 ..... 120 F
- cahiers 1976 ..... 120 F
- cahiers 1977 ..... 120 F
- cahiers 1978 ..... 120 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

JEUNER AU MONDE

Dans le logion 27, Jésus nous dit que si nous ne jeûnons pas au monde, nous ne trouverons pas le Royaume.

Quelle signification Jésus donne-t-il à ces deux mots : « jeûner » et « monde » ?

S'agit-il de privation de nourriture ou de quelque autre bien ? Certainement pas, car les trois fois où, dans l'Evangile selon Thomas, il est question pour les disciples de jeûne associé à la prière, donc de pratiques extérieures de piété, Jésus les rabroue en spécifiant que l'essentiel est ailleurs (log. 6, 14, 103).

Nous n'aurons la clef de cette association « jeûne-monde » que si nous arrivons à savoir ce que Jésus entend par « monde ». Ce dernier mot revient souvent dans sa bouche - seize fois exactement - Dans le logion 28, il est dit que les hommes sont venus au « monde » vides, mais que maintenant ils sont ivres. Et cette ivresse est comparée à un aveuglement : « Ils sont aveugles dans leur cœur ». Il s'agit de retrouver une condition antérieure à l'ivresse et à l'aveuglement comme Jésus nous y invite à plusieurs reprises (log. 4, 21, 22, 37, etc.). Cette condition est l'état d'unité qui précède la distinction sujet-objet. Comment la retrouver ? Jésus pose la question à laquelle nous allons essayer de répondre : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ? » (log. 11). Par ailleurs, Jésus nous dit que si nous faisons le deux Un, nous irons dans le Royaume (log. 22), et nous aurons le pouvoir de déplacer les montagnes (log. 106).

Je ne peux quitter l'ivresse que si je sais ce qui me rend ivre, car c'est l'ivresse qui fait le deux, « qui fait voir deux ». En réalité, il y a toujours Un.

Le fait de voir deux n'ajoute rien à l'unité. Ce n'est pas comme en mathématique où 1 + 1 = 2. La réalité est une ; c'est l'illusion qui la divise. L'illusion vient-elle à se dissiper, l'ivresse à cesser et voilà l'Un retrouvé, reconnu, l'Un en dehors duquel rien n'est. Quitter l'illusion, c'est quitter le deux, autrement dit le monde, pour retrouver l'Un originel. Le monde n'est donc autre que l'illusion dualiste ou le cadavre dont parle le logion 56. Et l'illusion provient d'une discrimination erronée de notre mental qui nous laisse croire que notre être individuel existe en tant qu'entité séparée. C'est donc le mental qui introduit la division sujet-objet et creuse un fossé illusoire qui barre l'entrée du Royaume. Nous nous comportons comme des aliénés en entretenant et en développant des rêves coupés du Réel. Il n'y a finalement qu'une différence de degré et non de nature entre le mégalomane de grande envergure et l'homme ordinaire identifié à son mental ; il s'agit dans l'un et l'autre cas de l'affirmation d'un être illusoire. Ramana Maharshi nous dit que c'est le mental qui est créateur du monde : « Le monde surgit avec le mental et disparaît avec lui » ; il précise : « Si vous réalisez le Soi, il n'y a plus de mental à contrôler. Quand le mental s'évanouit, le Soi resplendit ». (L'enseignement de Ramana Maharshi, p. 92-93, Albin Michel).

« Jeûner au monde », c'est donc s'affranchir du mental pour se trouver, se retrouver soi-même ou, ce qui revient au même, trouver, retrouver le Soi, ou encore, voir le Père. Dans l'Evangile selon Thomas, les expressions équivalentes ne manquent pas : « entrer dans le Royaume, faire le deux Un, trouver la Vie, faire le vouloir du Père », etc.

Comme on le voit, « jeûner au monde » ne revient pas à se priver de quelque chose, à se retirer dans une grotte, à mépriser les biens de ce monde, à pratiquer un angélisme coupé de la vie, à cultiver l'ascèse ou le dolorisme, etc. Tous ces choix et toutes ces manipulations sont l'œuvre du mental et vont directement à l'encontre de l'objectif en ce sens qu'ils aboutissent à affirmer, voire à exacerber l'ego. Le Tch'an nous enseigne que le vrai renoncement est d'être « sans affaire », de « lâcher prise ». La Bhagavad-Gita nous dit : « je ne fais rien, pense l'homme uni au divin qui connaît la vérité ; car s'il voit, entend, touche, sent, goûte, marche, dort, respire, s'il parle, rejette, saisit, ouvre ou ferme les yeux, il sait que ce n'est là que les sens occupés des objets des sens ». (V. 8-9). Le commentateur, Radhakrishnan, précise : « Le véritable adepte du renoncement n'est pas celui qui demeure totalement inactif, mais celui dont l'œuvre est accomplie dans un esprit de détachement ».

Nous avons déjà vu à plusieurs reprises, en approfondissant l'enseignement gnostique que la constatation capitale à laquelle aboutissait le gnostique était la suivante : « Je suis « au » monde, mais je ne suis pas « du » monde ». Qu'est-ce à dire sinon qu'il avait déjoué les pièges du mental. En contact avec ceux qui s'identifiaient à leur mental, il découvrait l'étrangeté de sa condition et se sentait radicalement étranger au monde tout en restant dans le monde. Mais c'est sa qualité d' « étranger » qui le conduisait à se trouver et à se retrouver lui-même en lui-même, ici et maintenant. Le temps et l'espace, œuvre du mental, constituaient une illusion dont il entendait se délivrer. Le Plérôme (ou Royaume) n'était pas au bout de l'histoire. Il était le dedans et le dehors du gnostique. Il

était son unique Réalité. Le passé, pour exprimer une situation et caractériser un courant de pensée, n'est valable que sur le plan phénoménal, car le gnostique en transcendant l'espace-temps est éternel. Il peut dire avec Jésus : « Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi ». (log. 77). Le Royaume « est là », éternellement là, universellement là, en nous et hors de nous, omniprésent. Si je l'attends encore, c'est simplement en raison de mon ignorance, de ma déficience. « Le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas » (log. 113). Dès lors, Jésus est là comme éveilleur. Le gnostique n'attache pas d'importance à l'aspect historique de l'Eveillé-éveilleur. Autrement dit, la vie terrestre de Jésus, sa passion, sa mort, sa « résurrection » n'ont pas de valeur rédemptrice, pas plus qu'il y a pour le gnostique de résurrection particulière ou générale. Confronté à l'événement, le gnostique le ramène à l'intemporel en l'intériorisant. Il est dès maintenant « sauvé », Vivant. Aussi « ne verra-t-il ni mort ni peur » (log. 111) et Jésus ajoute dans le même logion : « le monde n'est pas digne de lui » comme il dit ailleurs : « les vivants ne mourront pas » (log. 11).

Pas de mort, donc pas de résurrection. La situation du gnostique est radicalement différente de celle du chrétien, mais aussi - et il importe de le préciser - de celle de la sagesse grecque qui n'est pas arrivée, même avec ses penseurs les plus éminents, à transcender le dualisme. Ainsi la mystique de Plotin, avec sa conception de la chute de l'âme dans le corps, de son incarnation, de son évasion du corps vers un lieu de béatitude, reste-t-elle jusqu'au bout dualiste.

Dans la perspective gnostique, comme dans celle de l'advaïta-védanta, jeûner au monde, c'est laisser dissoudre en nous par l'Absolu tous les parasites du mental qui s'inscrivent en faux contre les lois naturelles. L'entreprise serait impensable si elle n'était l'œuvre de la Vie elle-même. En nous libérant de nos entraves, elle nous affranchit de toutes nos constructions anthropomorphiques dont l'une des plus tenaces est sans doute celle d'un Dieu extérieur que les religions ont fabriqué à l'image de l'homme. Le mot Père[1] lui-même peut être récupéré par le mental pour nous entretenir dans l'altérité.

Pourquoi insistons-nous tellement à Métanoïa sur l'illusion dualiste et sur la nécessité de la dépasser ? N'est-ce pas tout simplement par fidélité à la gnose éternelle qui réside en chacun de nous et nous est révélée ici et maintenant dans la mesure où nous nous affranchissons de notre mental ?

Au cours de l'histoire, des Maîtres surgissent pour nous rappeler que le Soi ou le Royaume constitue notre identité véritable. Ainsi, dans les temps modernes, Ramana Maharshi, en annonçant que le Soi est notre gourou intérieur, a préparé la voie à Krishnamurti. Et celui-ci, en nous demandant de nous libérer des entraves du connu et de quitter la prison des dogmatismes et des conventions, a préparé l'accès aux paroles authentiques de Jésus que nous offre l'Evangile selon Thomas. Celles-ci, après les persécutions que connurent les gnostiques, auraient-elles réellement pu être entendues si la voie n'avait pas été préparée ? Il fallait pour cela apprendre à jeûner au monde.

---

1. - Lorsque le mental s'empare de ce mot, il y trouve des contenus divers qui se traduisent par des images. Or ces images cachent la lumière. L'affranchissement du mental va de pair avec le dévoilement de la lumière, c'est alors que l'image du Père disparaît (log. 83), comme la brume s'estompe au soleil, pour nous laisser voir le Père en vérité.

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 27

1 SI VOUS NE JEUNEZ PAS AU MONDE,
2 VOUS NE TROUVEREZ PAS LE ROYAUME ;
3 SI VOUS NE FAITES PAS DU SABBAT LE SABBAT,
4 VOUS NE VERREZ PAS LE PÈRE.

Dans le précédent logion, Jésus nous dit que, pour enlever l'obstacle qui nous barre l'entrée du Royaume, il nous faut regarder en nous-mêmes et non autour de nous. Dans le présent logion, il nous indique clairement en quoi consiste cet obstacle. On peut dire qu'il nous montre « la poutre » du doigt.

Quatre mots sont significatifs :

JEUNER - MONDE - SABBAT ;

le quatrième sera considéré plus loin.

Ce monde, que notre mental fait surgir autour de nous, c'est tout d'abord le monde de nos sens et les données de nos sens qui, interprétées par la mémoire et l'imagination, traduisent pour nous le cosmos. Le mental matérialise pour moi l'espace avec les objets et les images comme la mémoire (ou la succession des images) fabrique le temps. Est-il encore nécessaire de préciser

que l'espace et le temps ne sont que des artifices du mental ? Jusqu'ici nous obéissons comme les plantes et les animaux aux lois de la nature.

Conscience et sensations nous sont nécessaires pour nous sentir en vie. Mais l'homme n'en reste pas là ; la mémoire et les habitudes, la fixation des réactions et des images arbitrées par le mental forment son conditionnement soit le contenu de sa conscience individuelle.

Au début, la conscience est purement impersonnelle, sans contenu, sans connaissance ou impression d'un centre. Mais à la longue c'est l'habitude, la mémoire, l'imagination, le besoin de s'orienter qui se constituent un centre et qui bientôt se fixent dans la croyance d'être une entité séparée. C'est le fantôme qui se crée lui-même. Le *moi-je* est né, appartenant à une certaine race, ayant une certaine position sociale, possédant une famille, un compte en banque, etc. Et tout cela constitue « le monde » d'un chacun. Mais le Vide, le non-né, demeure imperturbable : le *Moi*. « Heureux celui qui était déjà avant d'exister » (log. 14).

Donc, Jésus parle du « monde » que j'ai créé et dont il importe que je me dépouille. Est-il possible de retrouver cet état de conscience impartial sans recours à aucun centre individuel, ce centre parasite qui fait obstacle ? est-il possible de retrouver l'état du tout petit enfant qui plane dans le vide, le vide que nous sommes sans en être conscient ? C'est possible ! Ayant vu le processus de l'acquisition illusoire d'une personnalité fictive, et nous en étant délestés, nous franchissons le seuil de l'état d'homme adulte, de l'homme vrai.

Vouloir tuer les sens comme certaines religions le demandent, cause de grands ravages dans l'équilibre naturel de notre vie. Envisager la vie sans sensations est une incohérence. Par contre, lorsque les grands éveillés parlent, du « détachement », ils ne veulent pas prôner l'atrophie des sens. Loin de là.

Mais regardons d'un peu plus près notre vie intime, chacun dans son for intérieur. Que faisons-nous réellement en dehors de nous saturer les sens ? Non seulement nous avons le sentiment de disposer de plein droit de nos sensations, mais encore nous sommes les esclaves de nos goûts et de nos dégoûts.

Le « monde », dans notre logion, veut bien dire l'objet de nos sensations que nous rapportons directement à nous-mêmes, l' « objet » que nous imaginons exister séparément du corps-sujet. Alors que le sujet-corps-objet n'est qu'un seul et même processus mental : le *moi-je.*

J'alimente surabondamment les six sens - le sixième étant le mental - distractions, gâteries, excitations, émotions de plus en plus fortes, etc. Si je veux réellement me remettre en question, je déciderai pour moi-même calmement là où je transgresse les limites du besoin et là où j'empiète sur une zone néfaste.

Il existe quatre étapes de sagesse :

— *reconnaître* que nous sommes malades ;
— *connaître* les causes de la maladie ;
— se guérir, soit *enlever* les causes de la maladie ;
— *vivre* sainement.

Constamment j'émousse ma sensibilité tout en n'ayant pas conscience à quel point je me démolis. Le « monde » tout entier, comme chacun le construit pour lui en particulier, est la projection du sujet sur l'objet. Le « monde » et son contenu ne sont qu'une interaction mentale sujet-objet-sujet. Ce qui entraîne, les sages nous le disent, toute la souffrance.

Se connaître malade, c'est la première vérité, le premier pas. L'objet extérieur n'est pas la cause de la souffrance. Les sensations en elles-mêmes ne sont que le courant qui stimule le sujet : elles ne sont responsables de rien. C'est la polarisation sujet-sensations qui oriente les désirs et les peurs vers un centre, lequel est à l'origine du malaise. Les objets extérieurs semblent stimuler et éveiller les sens, mais, en fin de compte, c'est le mental qui arbitre et qui favorise tout le processus des désirs-peurs. Voir ce processus en mouvement dans son actualité, sans autre, c'est diagnostiquer la maladie et faire le premier pas vers la libération de la souffrance. Lorsque je le vois clairement, j'ai repéré « la poutre », et les prochaines étapes seront plus aisément dépassées.

Deuxième étape : connaître les causes du malaise. Après avoir reconnu l'état maladif, l'observateur est peu à peu amené à l'évidence que ce n'est pas l'ego qui sera libéré mais l'observateur qui sera libéré de l'ego.

Troisième étape : la guérison. Apprendre de son gourou-intérieur la voie à suivre pour supprimer la cause de la maladie.

Voici que Jésus, connaissant notre regard défectueux, nous adresse ces paroles succinctes : « jeûner au monde ». Ces paroles pleines de compassion à notre égard peuvent être reçues à différents degrés de profondeur. Il s'agit non seulement de s'abstenir des sollicitations mais surtout de repérer ce qui engendre le processus de l'égarement. Bien sûr, moins les sens sont sollicités, plus ils redeviennent sensibles et la guérison s'opère par le « jeûne ». Connaître l'origine du processus, c'est le saisir en flagrant délit.

« Si vous ne faites pas du sabbat, le sabbat » : si je ne fais pas de l'essentiel, l'acte vrai, si je n'actualise pas la vérité... Lorsque l'action et la foi ne concordent pas, cette dissonance réside dans le mental qui nous subjugue et empêche notre unité avec le Père. Donc, l'intégrité de notre part fait le catalyseur. La sincérité est notre divinité. Je ne vis plus le mensonge. Si je ne rectifie pas la fausse manière de vivre qui émane d'un faux centre, le centre d'une fausse entité, je n'arriverai pas à l'étape suivante..

Si nous nous y mettons avec sincérité, tout peut nous ramener vers le Père. C'est le quatrième mot significatif : le Père. Dès lors que nous entreprenons notre guérison, nous aimons le Père comme le frère, le frère comme le Père, l'âme unique.

Penser que nous sommes des créatures venues du Père nous induit en erreur ; comme si le Père était un parent, comme si nous étions séparés de l'arbre, comme si nous possédions des frères et des sœurs. Rester assujetti à l'imagination qui fend la totalité en sujet-objet, c'est rester dans la dualité.

Ainsi Jésus nous dit : « Nous verrons le Père ». La grâce de vivre pleinement, réellement, nous soulage du poids de la dualité : elle nous permet de voir le Père.

Paula MANGO
et
Emile GILLABERT

Le jeûne et le sabbat n'ont plus de vertu, sinon celle de procurer à l'ego une facile satisfaction.

Le Père n'a rien à faire de cela.

Alors, quitter le monde et se retirer au sommet d'une montagne, ou au fond d'un couvent ? Ce n'est pas davantage notre affaire.

Je suis au monde. Comment pourrais-je me séparer du monde qui me tient par toutes les fibres de mon corps ? Puis-je nier mes perceptions, renier la vie qui m'anime pour me retirer dans une céleste tour d'ivoire ?

Je suis au monde. Mais, vais-je vivre comme la feuille qui tourbillonne à tous les vents, poussée par mes angoisses, tirée par mes désirs, aveugle et sourde à la réalité de chaque instant ?

Non, Jésus nous convie, sans crainte, sans fuite, à revenir à la Maison, ou plutôt, à tourner nos regards vers la Maison que nous n'avons jamais quittée, au cœur de nous-même qui est le cœur du monde, et de prendre solidement appui dans ce point zéro, où tout commence, de peur de redevenir sourd et aveugle.

Alors, il n'y a plus de jeûne ni de sabbat.

Marie-France

Quiconque veut s'emparer du monde et s'en servir
Court à l'échec
Le monde est un vase sacré
Qui ne supporte pas qu'on s'en empare et
Qu'on s'en serve
Qui s'en sert le détruit
Qui s'en empare le perd[1].

Cette parole de Lao-tzeu (n° 29) est la parfaite consonante métaphysique du logion 27 de l'Evangile selon Thomas. Mais d'emblée la question se pose :

le monde est-il l'obstacle à la Connaissance, l'ennemi du Royaume, et faut-il s'en détourner ? D'où tire-t-il sa « réalité », sa consistance ?

En fait, ni le logion 27, ni le logion 28 ne désignent explicitement le monde comme le « lieu de perdition » qu'ont imaginé les exégètes du christianisme ésotérique : l'idée d'une altérité radicalement mauvaise et pernicieuse est étrangère aux enseignements de la Tradition : Jésus dit simplement : « Je me suis tenu au milieu du monde et je leur suis apparu dans la chair... ». Le monde sensible est « chair » ; ce que perçoit la conscience naïve (ou native) du disciple. Mais que je sois « vide », et l' « ivresse » me guette, conséquence de l'ignorance. Le Maître chinois dit que le monde est un vase sacré... Pourquoi ? Parce qu'il est le lieu de la manifestation, mi-lieu entre le Principe inné, le Stable - Jésus incarne sa Parole - et moi-je qui ne sais pas, qui cherche, choisis, m'exhalte ou souffre... C'est dans le monde donc que cet œil qui voit, ici une paille, là une poutre, fabriquant deux avec l'Un originel, façonne le mirage de l'ego, et Jésus, comme tous les Maîtres de la Tradition, est venu nous révéler que la Connaissance - ou Libération - est le mouvement inversé qui fait de deux l'Un par la métanoïa[2]. Ainsi le monde est à la fois la vision duelle de ce qui est : la discrimination par l'ego ; et aussi la Voie lorsque, assoiffé de lumière, tel se détourne du fond de la caverne !

Il y a le vécu du prisonnier de la caverne, et le vécu du disciple. Ce qui nous renvoie à la question fondamentale de l'origine du mirage de l'ego - et comment l'effacer, s'il y a un comment - L'enseignement de Jésus est un tout. Comme la montagne que je ne puis embrasser tout entière, j'y accède par tel ou tel sentier et ainsi la compréhension de telle parole, « en esprit et en vérité » est intégration à la Vérité : Jésus n'est pas « partageur ».

Maya, disent les Maîtres hindous, a sa réalité propre qui pourtant n'est pas extérieure au Soi - l'étant de l'être dirait un philosophe contemporain - Mais, par la vision égoïque, accordant la suprématie à ce degré de la manifestation, surviennent « l'ivresse » et « la destruction ». Le « vase sacré », récipient de l'Etre, rend vain, toujours, l'effort pour qu'on « s'en empare ou qu'on s'en serve ». La Connaissance - accomplissement de l'Etre - exige également du disciple la présence dans le monde et le non-attachement au monde.

« Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre ». La métaphysique, science traditionnelle de ce qui est, fait découvrir au disciple que le Soi n'a pas de lieu propre, qu'il est contenu dans tout et limité par rien. Et qu'ainsi le monde est un vase sacré *et* un cadavre. Si j'use du monde avec la mentalité d'un « marchand-acheteur » (log. 65), je « trouve un cadavre ». Au contraire, si j'use du monde comme d'un « vase sacré », c'est « un trésor... qui ne périt pas... » (log. 76).

Si m'habite « l'esprit de la vallée », obéissant à l'injonction du Maître - « Soyez passant » -, jugulant mon désir et ma peur, je connais le Royaume qui s'étend - déjà - sur la terre et que « les hommes ne voient pas » (log. 113).

Raymond OILLET

---

1. - La Voie et sa vertu : Tao-tê-King - texte chinois présenté et traduit par François Houang et Pierre Seyris - Point-Sagesses - Ed. du Seuil (1979).
2. - Cette admirable parole de Ramana Maharshi : « Faites demi-tour et parcourez votre chemin à l'envers jusqu'à sa source ».

C'est encore de la *vision intérieure* qu'il s'agit ici.

Qu'est-ce qui nous empêche d'accéder au Royaume, de voir le Père « en vérité », ou, en termes actuels, de nous intégrer à la conscience universelle ? Une formule sobre le précise. S'appliquant au « croyant » du temps de Jésus, elle nous concerne tous, nous qui sommes si souvent tentés de chercher la vérité en dehors de nous. Elle prescrit essentiellement *l'intériorisation des rites.*

Il arrive en effet que nos pesants conditionnements jouent le rôle de la poutre qui nous empêche de voir clair. Plus que jamais nous mesurons l'importance néfaste accordée aux impératifs extérieurs, qu'ils soient prescrits par une religion purement formelle - alibi commode pour les hypocrites - ou, lorsqu'il s'agit d'une secte ou d'un parti, par quelque paranoïaque qui se prend pour Dieu.

Au logion 14, le Maître a condamné fermement mais sans violence les rites observés à la lettre, meurtriers pour l'esprit : le jeûne par exemple n'est efficace que s'il est la conséquence naturelle de l'observance d'une loi intérieure jaillissant d'une vision directe. Ce qui trouble notre lucidité, ce n'est pas seulement la ridicule suffisance de notre ego moralisateur dénoncée au logion précédent (26), c'est la séduction du « monde » génératrice de cette ivresse stigmatisée au logion suivant (28). C'est dire que l'avertissement de Jésus transcende largement le petit monde judaïque pour atteindre une ampleur métaphysique riche de conséquences...

Rites, œuvres, ascèses, dans la mesure où ils constituent un conformisme, ne sont que le reliquat de traditions mortes et le terme de superstition traduit cette survivance dont les pouvoirs se serviront pour continuer d'exercer leur emprise.

C'est une ascèse *négative* que le Maître propose ici. Jeûner au monde comporte le rejet des observances purement formelles qui ne peuvent conduire qu'à la mort spirituelle. Ce n'est pas une révolte qui nous est prescrite ; elle ne serait que réaction vaine dans la mesure où elle obéirait à un conditionnement idéologique. La conformité est même conseillée au logion 100 : « Rendez à César ce qui est à César... à Dieu ce qui est à Dieu... » Une telle *conformité* est à l'opposé du *conformisme* puisqu'elle réserve la pleine liberté de notre décision intérieure et éventuellement de nos refus extérieurs. Les canoniques relatent certains « manquements » significatifs aux prescriptions rituelles religieuses ou sociales : « Laissez les morts enterrer leurs morts », dit durement Jésus (Mt 8,22). C'est dire qu'obéir à sa propre loi conduit à des comportements divers suivant les circonstances.

Mais le conseil du Maître déborde largement ces aspects de la vie quotidienne. Jeûner au monde c'est être constamment attentif à la relativité de son déroulement éphémère et au danger de céder à la tentation de ses illusoires divertissements. Jeûner au monde c'est, pour le gnostique, refuser tout attachement qui le détournerait de l'Unique : biens matériels, désirs de l'ego séparé, affections possessives... Jeûner au monde exige une lucidité de tous les instants. Situé dans son contexte spirituel, le « jeûne » selon Jésus n'a rien à voir avec une habitude purement répétitive et scrupuleusement respectée : le rite n'est que la figuration extérieure d'un état d'être étranger à toute diversion « mondaine »...

Il en est de même du sabbat qui est, selon Jésus, autre chose qu'une inaction traditionnellement prescrite et pratiquée tel jour de la semaine et dont le Maître souligne la très relative importance lorsqu'il justifie ses disciples affamés, accusés d'avoir, le jour interdit, arraché quelques épis (Mt 12, 1-8). Le « sabbat » échappe au temps. Il n'est pas le repos *succédant* au mouvement. Il est le repos *cœxistant* avec le mouvement et *source* du mouvement. Il est la vie profonde et comme tel il échappe aux limitations géographiques et prend une valeur universelle. Il est la possibilité de la transparence grâce à laquelle celui qui voit est aussi celui qui est vu, celui qui a réalisé l'Unité avec le « Père ».

Ce qui importe essentiellement c'est donc la préservation vigilante de notre lucidité qui nous permet de rester indifférents aux séductions mensongères et aux appels louches de ce « monde » qui n'est, pour l'initié, qu'un « cadavre » indigne de lui, le Vivant (56)...

L'hymne védantique dont le langage est si proche de nous fait écho aux paroles de Jésus :

... « *On devient riche et influent, et après ?...*
On purifie son corps avec des jeûnes et après ?...
On distribue en aumônes quantité de pièces de cuivre et après ?...
On vole dans le ciel comme un oiseau et après ?...
Ce n'est pas ainsi que le Soi est perçu...
Celui dans le cœur duquel ce saint dédain du non-Soi sourd constamment et pleinement devient un vase d'élection pour la perception directe du Soi que ne connaîtront pas ici-bas ceux qui s'égarent dans le tourbillon d'un univers illusoire »...[1]

P. SALVAN

---

1. - Shankarâchârya. - Hymnes et chants védantiques. - Paris. Michel Allard, 1977.

Le monde... rien qu'à ce mot chacun évoque son propre monde, celui qu'il s'est forgé et qui n'a souvent rien à voir avec celui du voisin. Entre deux extrêmes : le monde de la joie et celui de la souffrance, il y a quantité de degrés. Ne s'y retrouvant plus, le chrétien parle d'un autre monde, ou monde nouveau.

Dans Thomas, une seule fois, les disciples interrogent sur ce monde nouveau et Jésus leur répond que ce qu'ils attendent est venu (log. 51). Comme aussi nous pouvons lire dans Luc (17,21), que le Royaume de Dieu est en nous. Mais si ce monde nouveau est en nous, Jésus ajoute, en revanche : « et vous ne le connaissez pas ». Comment le connaître si, avant tout, nous restons les victimes du monde visible dans lequel nous sommes tous ? L'homme qui a en lui le

sentiment de l'éternité se rend bien compte que ce monde phénoménal, avec son cortège de joies et de peines, ne peut le combler. Il doit bien y avoir autre chose ; nous le soupçonnons mais cherchons-nous vraiment ? Pourtant Jésus affirme dans plusieurs logia que, celui qui a connu le monde, le monde n'est pas digne de lui. Et on ne s'étonnera plus d'apprendre que ce monde est bien peu puisqu'il est un cadavre (Ipg. 56).

L'homme libéré sait que la vraie vie n'est pas ce qui l'entoure, ce que ses sens lui révèlent. Ne pas se nourrir de ce « cadavre » est le but de l'homme de connaissance, car jeûner, ce n'est pas rejeter le cadavre, mais ne pas s'en nourrir. On étonnerait beaucoup de bien pensants, qui s'acharnent à vilipender ce monde de perdition, comme ils l'appellent, en leur apprenant qu'ils s'en nourrissent autant que les jouisseurs abhorrés : pour eux, le monde est là pour apaiser leur faim de jugement et de répression. L'esprit éveillé ne peut se nourrir d'aucune de ces contradictions : « Mais nous dormons tous, dit l'Ange, alors qu'il faut vivre la vie au lieu de la rêver » (p. 290). Non, jeûner n'est pas une poursuite, un ascétisme, une fuite, une destruction. Ce n'est même pas une recherche, mais une reconnaissance, car « ce que vous attendez est venu ». Nous sommes dans le monde ; seul l'homme qui ignore sa véritable identité peut se croire du monde. Ce monde qui n'est plus alors qu'une masse grouillante aux mille façades où l'homme vient s'agglutiner pour suivre le mouvement, pour faire comme les autres. Il devient la proie facile des meneurs de tout genre, que ce soit en politique, en religion ou en d'autres domaines.

Et la peur d'être seul fait qu'il n'a plus d'autre horizon que ce monde-là. C'est une ivresse, une pauvreté. Jésus met bien l'accent sur la recherche individuelle : « Celui qui connaît... » Celui-là est un solitaire et il ne redoute pas de l'être. La vraie solitude ne se nourrit pas du monde. Elle a une conscience qui ne peut se mettre au diapason de la conscience collective. Autrement dit, elle ne reste pas uniquement à « l'Horizontal » mais participe aussi au « Vertical ». Il s'agit en effet de trouver une autre nourriture puisque ce monde ne peut apaiser une vraie faim. Ni abandon, ni rejet pour trouver le Vertical, car « le Vertical enveloppe tout le monde physique. Il participe à ce monde physique, il l'anime... Par la participation au Vertical, les êtres individuels font plus que fonctionner, ils se comportent, ils agissent. Car le Vertical est tout un monde. Ou plutôt, c'est un autre monde, un monde-esprit animant le monde spatio-temporel [1].

La vie est toujours à la fois verticale et horizontale. Les deux sont liées et la croix en est le symbole. Il n'y a qu'un monde. Ceux qui dorment vivent chacun dans un monde différent ; ceux qui sont éveillés vivent tous dans le même monde.

Tentons-nous de notre mieux de vivre dans le monde en dépassant notre vision individuelle ? Le monde physique a son importance, l'Ange [2] nous le dit bien : « La matière que vous avez assumée, c'est le poids et le sans poids c'est le rien » (64). Ne rien trancher, être à la fois à l'Horizontal et au Vertical. Et notre nourriture est bien ce retour à l'Un. Nous saurons alors que le Royaume n'est pas de cette terre, mais qu'il est au-dedans de nous. L'Invisible, voilà la seule réalité, la seule dont le cœur, et non l'intellect, témoigne.

Nous voici en mesure d'aborder la deuxième partie de notre logion. Sans la descente pour comprendre ce qu'est le monde et pour découvrir le cadavre, il ne nous serait pas possible de réaliser ce nouvel enseignement du Maître : « Si vous ne faites pas du sabbat le sabbat... ». Le légalisme triomphant, la lettre, ce que le monde secrète ne peut comprendre. Jésus peut toujours dire : « Si vous ne croyez pas lorsque je vous dis les choses de la terre, comment croiriez-vous si je vous dis les choses du ciel ? » (Jean 3.12). Et ce sont ces choses du ciel ou du Vertical qui nous préoccupent. A celui dont le monde n'est pas digne, qui jeûne au monde, peut-on lui parler du sabbat des Juifs, du sabbat de la loi inscrite sur des tables de pierre et donnée à Moïse ? « Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le vrai pain, mais c'est mon Père qui vous donne le pain du ciel » (Jean 6,32). Notre nourriture est là sans que rien n'aie été détruit. Nous sommes à un autre niveau de conscience, celui de la loi universelle. Jésus, parlant des Juifs si soucieux d'observances légales, dira : « Aucun d'eux n'agit suivant la loi » (Jean 7.19). « L'ordre, les prescriptions, sont pour les masses ignorantes (et à l'Horizontal), toi, tu agis librement » (60). Voilà une parole de l'Ange qui exprime la liberté des enfants de Dieu apportée par Jésus. Il nous dit aussi « Quiconque est juste par contrainte est esclave » (256). Et ce sabbat du sabbat qui dépasse les observances légales, devient le véritable repos, celui de l'esprit libérateur. Il est celui dont parle Jésus au logion 60 : « Cherchez un lieu pour vous dans le repos de peur que vous ne soyez cadavres ». Le sabbat des sabbats désignait chez les Hébreux le grand Jubilé qui avait lieu tous les cinquante ans ; il signifiait le repos éternel et sa félicité.

Edith TOUREILLE

---

1. - R. Ruyer : « L'art d'être toujours content » ; introduction à la vie gnostique. - Fayard.
2. - Les chiffres renvoient aux pages du livre « Dialogues avec l'Ange ». - Aubier.

RECHERCHE

RÉFLEXION SUR L'ÉVEIL

Au cours d'une méditation particulièrement fervente et libre de tout objet, il peut nous être donné de pressentir ce que peut être l' « éveil » et surtout ce qu'il n'est pas.

Il n'est pas, il ne peut être issu de l'acceptation passive d'une méthode précise, imposée de l'extérieur ou « suggérée » fût-ce dans les formes les plus engageantes. L'éveil est rigoureusement liberté totale, épanouissement de l'Etre généralement produit, en pleine spontanéité, après une préparation utilisant une démarche propre à la « première personne » et donc tout à fait originale. Il peut surgir exceptionnellement sans la moindre préparation consciente mais ceci soulève bien des mystères en particulier celui des « vies successives » que l'on ne peut aborder sans « entrer dans le temps », ce qui serait une lourde erreur.

L'Eveil se déclenche, non pas après élimination brutale et délibérée du mental - ce qui serait suicidaire - mais après abdication spontanée du raisonnement et plongée dans un inconnu qui est, selon Krishnamurti, le véritable critère du Réel enfin pressenti. Il est donc au-delà de tout conditionnement, de toute idéologie, de toute religion : la conséquence, pour le chercheur résolu, c'est l'acceptation délibérée de la « marginalité ». Les mystiques les plus authentiques en ont fait l'expérience : elle a conduit certains au bûcher, d'autres à la soumission extérieure.

A notre époque, plus que jamais, l'Eveil cesse d'être lié à quelque forme religieuse. Il concerne l'athée au même titre que le chrétien, le bouddhiste ou le musulman. Il ne peut être en contradiction avec la science authentique, celle qui ne part pas d'un a-priori ou d'un préjugé rationaliste puisque, sans être contraire à la raison, il est au-delà de la raison. Béatrice ne dit-elle pas à Dante que « la raison a les ailes courtes » ? En fait la fraîcheur quasi enfantine de l'expérience spirituelle authentique se heurte toujours à l'hostilité sourcilleuse du « scientiste », voire du théologien épris de logique.

Anéantissant la dualité, l'Eveil abolit la fameuse distinction « corps et âme ». Le corps reçoit pleinement l'Eveil qui saisit chacune des cellules de l'être physique. Les « aberrations » du corps relèvent du mental lui-même enchaîné par le dualisme qu'il a créé. Etranger à la notion du Bien et du Mal, l'Eveillé

ne juge pas : il constate des faits. Il est témoin. Appartenant désormais à l'Unité, il participe du Bien et du Mal sans être pour autant engagé dans les conflits sociaux puisque tout « engagement » - c'est l'une des grandes leçons de notre époque - détruit sans appel la liberté de l'Etre. L'Eveillé n'ignore pas que sa véritable action est, comme le savent les Orientaux, non-action : c'est-à-dire qu'il a une conscience totale et permanente du prolongement cosmique de ses pensées et de ses actes, sans avoir à formuler ses pensées ni à expliquer ses actes, le silence étant sa démarche fondamentale et privilégiée.

L'Eveil et le temps... C'est le drame essentiel du chercheur ! Si l'Eveillé constate le néant de l'action sociale extérieure, c'est que l'Eveil est la négation de l'histoire. D'où le rejet de ce qui n'est pas de l'instant : « Le Royaume, dit Jésus, ne provient pas d'une attente ». C'est là, en fait, le refus des maux dont nous nous accablons nous-mêmes depuis deux mille ans : messianismes, paradis indéfiniment différés, idéologies des « lendemains qui chantent » et qui autorisent tous les... sacrifices humains. Refus d'un passé qui n'est que danse de fantômes et conditionnements paralysants. Refus de l'Histoire. Refus de l'Espoir... Et quel sens aurait l'espoir dans un monde absurde ? Grief majeur formulé par Bossuet à l'égard de Jeanne Guyon : elle se refusait à faire ce que le prélat appelait des « prières de demande ». Elle n'avait rien à demander, rien à attendre du lendemain : c'est le présent qui chantait pour elle et qui la comblait avec son apport de joies et *de peines*... D'où sa disgrâce : quel pouvoir s'accommoderait de ceux qui, sans se résigner, n'attendent rien de lui ?[1].

Le pré-éveil n'attend pas le satori. Une seconde d'espoir anxieux est un instant unique perdu pour l'Etre. Le chercheur ne doit pas léser la vie en projetant vers un avenir fallacieux la Réalité du présent. « Vous êtes en satori » dit le Maître du Zazen. S'en persuader c'est faire échec à toute tentation de spectaculaires manifestations, à toute interprétation, dans le sens d'un « devenir », de quelque donnée de la méditation : ce ne sont là que phénomènes illusoires et sensations agréables si recherchées, si gratifiantes pour le petit moi !

L'Eveil et l'Espace... On est perdu, c'est vrai, dans ces espaces infinis qui effrayaient Pascal. Mais l'Espace - temps de l'Univers - créé, c'est précisément l'horizontal, le « mouvement » du manifesté. « Où irais-je ? Je suis *ici* » disait le Maharshi mourant à ses disciples qui le suppliaient de ne pas les abandonner. « Mouvement et repos » dit l'Evangile selon Thomas : l'Eveillé concilie ces deux aspects du divin. Autre thème du Maharshi : des formes bougent sur un écran : elles « apparaissent et disparaissent ». Seul l'écran blanc est réel. Il en est de même de notre cinéma intérieur. Ses images appartiennent à l'Espace-temps, à l'horizontal, à l'impermanent. Qu'importe à celui qui vit la Gnose éternelle ?

Pour lui, celui qui attend tout du lendemain n'est pas le Vivant mais un survivant... Celui qui, au contraire, se tient au centre de la croix échappe à la tentation de l'horizontal même s'il semble suivre une marche linéaire : il a cessé d'être la victime du temps.

L'Eveil est négation et certitude absolue.

Négation, parce que le Réel est, par nature, insaisissable. Tout ce qui peut être connu appartient à la mémoire, donc au temps. Le « connu » devient un concept, un « objet », et tout concept, tout objet tend à se manifester spectaculairement, à devenir *idole* - la pire des tentations pour l'aventurier du spirituel. « On se fait une idole de la Vérité même », disait Pascal... « Neti... Neti... » dit l'Oriental... Et l'aventure se poursuit dans la nuit, sans repère, sans point d'arrivée qui serait une limite à la quête éternelle...

Certitude absolue parce que l'Eveil, s'il ne peut être une mise en concept de l'informulable, comporte un privilège suprême : celui de la vision *juste* du monde à l'endroit. Et c'est la fin des gnoses noires, l'intégration du « monde mauvais » - le monde du « démiurge » - dans une mystérieuse et définitive Unité.

S'agissant de l'indicible, tous les témoignages de ce foudroiement vertical qui détermine l'Eveil en revêtant parfois la forme d'une catastrophe, demeurent décevants pour le chercheur qui, dans la mesure où il *attend,* demeurera sur sa faim. Et, bien entendu, l'explosion intérieure de celui qui témoigne reste pour lui énigmatique et déconcertante : gestes absurdes, éclats de rire : autant de réponses spontanées à l'évidence de cette vérité qu'on ne savait pas voir.

Cette vérité, chaque « appelé » la traduit en son langage. Et faut-il s'étonner qu'un éveillé contemporain, un jeune athée de seize ans qui ne cherchait nullement l'illumination, saisi par l' « unique expérience » de la « première personne » [2] trouve spontanément, pour essayer d'en donner une approche, une image de... bande dessinée ! « J'étais là depuis toujours, j'étais là et je ne me voyais pas !... ». « ... Comment je me suis mis à me voir ? Comment ai-je connu le secret de la merveille absolue ? Eh bien tout à fait de la façon dont on découvre le personnage central d'une devinette qui, depuis tout le temps, vous crevait la vue : brusquement, sans raison, *« je me suis sauté aux yeux »* [3].

De cette « merveille absolue » les petits satoris, qui nous saisissent aux moments privilégiés de ce que le chrétien appelle l'état de grâce, ne peuvent nous révéler l'ultime secret. Ils ne constituent qu'un avant-goût du mystère et c'est cela qui importe. Ce goût lui-même, n'est-ce pas *« Cela que nous avons en nous et qui doit nous sauver »* ? [4]

P. S.

---

1. - MALLET - JORIS (Françoise). — Jeanne Guyon. - Paris, Flammarion, 1978.
2. - JOURDAIN (Stephen). — Une unique expérience. (In : *Tel Quel,* n° 21, Printemps 1965).
3. - JOURDAIN (Stephen). — Cette vie m'aime. - Paris. Gallimard, 1963.
4. - Log. 70.

VIVRE SANS TÊTE

Peut-on vivre sans tête ? Continuer à vivre ainsi, quels que soient les événements, les circonstances, les phases par lesquelles on passe ? Peut-on ne plus se prendre pour la marionnette dont ils aimeraient bien tirer les ficelles, ce magma où une identification en amène une autre, où les rêts se resserrent en des nœuds toujours plus complexes, toiles de la société ? Peut-on toujours garder lumineuse sa transparence propre, ne jamais lâcher l'évidence, ne jamais glisser dans les mots et tout ce qu'ils trimbalent ? L'entreprise est difficile. Les habitudes ancestrales - quelques millions d'années - reviennent sans que l'on s'en rende compte. Il est si facile de continuer : la roue est lancée. La pensée prime. Le mouvement vers l'extérieur aussi. Il est présent sans même être décelé. Mais notre transparence ne peut-être arrêtée. Elle n'a pas de « trous ». Elle n'existe qu'infiniment. Se détourner d'elle ou y revenir ne l'altère en rien. Elle est présente qu'on le veuille ou non. C'est ce qui nous sauve. On peut la retrouver au moment pile, ici où on l'a laissée, trois secondes ou 40 ans en arrière - il n'y a ni trois secondes ni 40 ans - rien n'est changé, altéré. Elle reste intacte. C'est le soulagement de l'être : trouver son soi, son véritable, tout de suite. Il n'y a donc pas d'inquiétude à avoir pour le sujet qui vit sans tête. La vue est disponible quand on la désire. Le SOI est présent pour tous : il suffit de le constater, rien ne peut nous en empêcher : c'est le cadeau éternel ; il ne peut que briller par sa présence. Rien ne peut l'arrêter, il n'appartient à personne. Il est nous, dans ce que nous avons de plus proche, de plus évident, de plus SOI, de plus inaltéré. Le coche est ici où nous sommes et nulle part ailleurs. Est-il vraiment nécessaire de suivre tout ce qui a été dit et fait. Est-il nécessaire d'être constamment distrait, appelé par les mille et un téléphones de la vie et se prendre pour eux ? Ne voyons-nous pas que, où que nous allions, quoi que nous fassions, nous Sommes ? Que nous ne pouvons cesser d'être ? Que cette existence transcende et dépasse tout ce que nous pouvons croire ou ne pas croire à son sujet ? Qu'elle est un « phénomène » inexpliqué qui ne peut cesser d'être quelles que soient les formes présentées ? Que les inventions des hommes, leurs règles, leurs affirmations ne sont que pacotille dans l'existence de ce qui ne s'arrête jamais ? Tout ce à quoi ils ont cru, leurs calculs, prévisions et données, l'échelle des sociétés, les valeurs fabriquées de toutes pièces suivant les modes ou les imbéciles régnants, RIEN ne peut tenir dans ce gouffre qui englobe tout. La vision sans tête défait, où qu'elle se trouve. Elle dissout immanquablement tout ce qui se présente. Promenez-la partout. Amenez votre rien en tous lieux. Il y fera des ravages, il détruira l'inutile. Il n'y a rien à faire. Seulement en être conscient. Tout arrive tout seul. Une maille qui saute et la partie s'effondre. Tout s'engouffre dans ce rien. Cela s'attrape plus vite qu'un virus. Un voyant illumine aussitôt les autres.

L. V.

CÉLÉBRATION

Célébrer qui nous sommes vraiment, c'est se retrouver en un seul regard, le nôtre, et voir que nous nous fondons si bien dans l'intimité de ce point qui se regarde, à sa naissance même. Célébrer un seul événement, une seule fête, un seul endroit, celui que nous n'avons jamais quitté, ni ne pouvons jamais quitter malgré tous les spectacles de la pensée. Célébrer, c'est être ensemble, au même niveau, baignant dans la coupole qui nous pétrit depuis toujours, ne plus lâcher l'enclume. Et c'est ainsi qu'ensemble nous pouvons découvrir, nous enfoncer, examiner, montrer, soulever, humer, révéler et nous fondre vraiment, pas en imagination, dans un antre commun, le creuset de soi, très vivant, très vivace, la glaise qui façonne. Tous ainsi dans une même communion, invisible, parfaitement évidente, cachée et brillant de tous ses feux, inatteignable et à portée de l'inspir. Nous participons à un même événement, très proche, très en rapport, qui nous baigne. Voilà le but d'une véridique réunion, qui est d'éclore en ce que nous ne quittons jamais, qui brille par sa présence-absente plus réelle que tout ce qui s'y passe. La participation ressemble à la flamme qui consume et ne fait aucune différence. Partageons donc une seule vision puisque le reste n'est que facteur de discorde et tiraillements. Plongeons dans un seul espace puisque ce qui y apparaît divise et multiplie. Ne soyons que dans le royaume qui n'appartient pas au mouvement de la pensée ni à l'instrument qui accapare et imite. Un bouquet où nous sommes une des fleurs et l'ensemble, la surface du lac irisé où se mirent les paysages. Une attention affectueuse pour tous et pour soi, matrice sans frontière. Le ventre de la mère, invisible, vide. Et on cherchait par ailleurs... On se trompait de dimension, de rythmes, de niveaux. Le sans-forme enveloppe de ses bras amoureux, avec une délicatesse qui confond. Quel amour, quelle immense protection! Voir, enfin, mais où il faut. Ne plus jamais chercher dans la forme, ni par, ni avec. Tout est présent illico dans l'absence : voilà que s'ouvrent les grands murs pour permettre les retrouvailles, l'union des deux mers en une même eau. Le Soi, à jamais inséparable, à jamais béni, à jamais tendre et unique. L'indestructible soi. Nous sommes tous ensemble, en cette éclosion, bain de toujours, ayant perdu nos visages, nos caractéristiques, l'identification de ce à quoi on s'accrochait tant. Nous voici à la source, nôtre, à satiété, et la rencontre s'y trouve totale. Dans un chant qui ne nous empêche pas de vivre chacun sa vie et nous nous trouvons impeccablement unis loin du ciment des hommes politiques et des sociétés. Seul le ciment de l'invisibilité demeure indestructible et inatteignable. Il est notre véritable rencontre, le reste étant sujet à caution, à discorde, à compétition. Voyons ce qui n'appartient à rien pour vivre, pour y vivre.

L. V.

RAMANA MAHARSHI, GOUROU INTÉRIEUR

En sanskrit, le mot Sad-guru est parfois traduit par gourou intérieur. En métaphysique, il est évident que les expressions *intérieur et extérieur, haut et bas, temps et lieu,* n'ont pas de sens et qu'il s'agit d'aller au-delà des mots et des distinctions, au-delà du monde des phénomènes.

Il y a des plantes, des créatures, des êtres humains pour lesquels le cosmos est ressenti autrement que par le commun des hommes et pour qui notre langage de la dualité est déficient. Soyons donc disponibles pour transcender le sens ordinaire des mots.

Sri Ramana Maharshi disait souvent : « Au début, c'est un certain malaise qui pousse le disciple à chercher l'enseignement juste ». Il s'agit d'appels de « l'âme » qui amènent le chercheur à trouver des réponses adéquates. « Celui qui cherche trouvera ». Il rencontrera le maître face à face.

Jusqu'à maintenant, le maître est extérieur à lui. Sri Ramana explique que le maître extérieur pousse le disciple vers l'intérieur jusqu'à ce que maître et disciple disparaissent et ne fassent qu'un ; c'est l'étape où le disciple pressent que le Maître est à l'intérieur de lui et que « celui qui frappe vers l'intérieur, il sera ouvert à lui »[1].

Combien de fois Krishnamurti ne répète-t-il pas que, au lieu de suivre aveuglément les traditions et les autorités religieuses ou sacrées, le premier pas à faire c'est l'investigation individuelle et impartiale !

Lorsque je me pose la question sérieusement : « Qui est ce maître à l'intérieur de moi ? » j'arrive à observer que celui qui demeure conscient dans le vide et le silence n'a réellement aucun lien avec ce que le mental place à l'extérieur de moi. Il n'y a plus de partage entre moi et le monde. « Suis-je un partageur ? » nous demande Jésus.

Il devient clair que ce qui naît c'est le mental sous forme d'images tandis que le « conscient-témoin » reste le non-né. Autrement dit, ce n'est pas moi qui naîs au monde, c'est le monde qui naît en moi, témoin-conscient. Autrement dit encore, le monde dont il est ici question n'est autre que celui des images et des conceptions du mental, monde qui, hélas, s'impose et s'installe dans notre vie.

Sri Krishna dans la Bhagavad-Gita enseigne : « Il ne naît jamais, il ne meurt jamais... Il n'est pas tué quand le corps est tué ».

On ne peut le blesser, on ne peut le brûler, on ne peut le mouiller ni le sécher... Il est le même à jamais (v. 20 et 24, II).

Une personne raconte un jour à Ramana Maharshi que, dans l'état de Samadhi, il était loin, très loin de tout. Le maître lui répond : *« no mind, no body », « pas de mental, pas de corps »*[2]

Evidemment, pour beaucoup de personnes, cet enseignement (que ce soit l'Advaïta, le Bouddhisme Mahayana, la métaphysique ou la vision sans tête de Douglas Harding) paraît invraisemblable.

Auparavant, cet enseignement, que l'on peut appeler ésotérique, restait caché. Mais nous sommes arrivés à une époque où l'état grave du monde actuel demande une volte-face. Il y a cinquante ans, les doctrines secrètes du Thibet n'étaient pas révélées, les manuscrits Mahayana n'étaient pas traduits, l'Evangile selon Thomas n'était pas connu et rares étaient ceux qui savaient quelque chose sur les Soufis.

L'époque est venue d'une autre voie, celle que nous enseigne le Maharshi. Elle traverse la dualité.

Si je suis vraiment pris par cette nouvelle voie, il est grandement temps que je me mette à l'investigation : suis-je ce que le mental m'impose ? Je chercherai avec le plus grand intérêt à savoir si ce que le mental dit que mes yeux voient, que mes oreilles entendent, que ma peau me dit, est réellement ce qui *est*. Ensuite, j'observerai le fait que le mental transpose tout en formes et images, les mobilise et les oriente vers mon centre individuel ; et alors je m'ouvre à la compréhension que la vérité est *autre :* vide de tout conceptualisme.

Si je suis ni corps ni forme ni objet ni image, *je suis* incontestablement, simplement, naturellement, vide et illimité. Et encore, si je ne suis aucune « chose », cela vaut aussi pour autrui, donc tout demeure égal à moi : *« issu de Celui qui est égal »* (log. 61). J'arrive à la conclusion que s'il n'y a pas de mental qui « partage », il n'y a ni mon corps individuel ni un autre. Ni le disciple en face du maître ni père ni mère ni sujet-objet ni progression, donc ni commencement et fin ni inférieur et supérieur, *Je suis* : « issu de Celui qui est égal ».

« Misérable est le corps qui dépend d'un corps,

et misérable est l'âme qui dépend de ces deux » (log. 87).

C'est-à-dire : le raisonnement, dont la fonction est de déterminer les données de nos sens par la comparaison et par les mots, se voit comme un corps qui existe de son propre chef ; par conséquent il projette l'image comme étant la condition intégrale de l'univers et devient l'esclave de son image.

L'âme unique et universelle demeure omniprésente, omnipotente mais non-reconnue par la dualité du raisonnement de l'homme. Et l'homme, inconscient de ce qui se passe, viole sa divinité : c'est l'acte de violence contre sa propre nature qui met le désordre et le conflit dans sa propre manifestation.

Les sages de l'Orient disent : « Autrui n'est pas ». En Occident, Maître Eckhart nous tient un langage aussi tranchant : « Toutes les créatures sont pur néant ». Cela effraie, n'est-ce pas ? C'est pourquoi le mental tire sans autre le rideau là-dessus, condamne de tels propos comme fut condamné leur auteur. Mais si je suis sincère, je trouverai le courage d'aborder ce surprenant Koan.

La volte-face peut se faire en un clin d'œil ; par contre, le cheminement préparatoire de cette troisième étape de l'investigation doit se faire bon-gré mal-gré. Un maître hindou décrit ce passage à l'aide d'une image heureuse : le fruit mûrit lentement puis tombe d'un coup.

Souvent Sri Ramana dit à ses dévôts : « Je n'ai pas de disciples, car *vous êtes Cela ;* le plus grand obstacle, ajoute-t-il, est de ne pas le croire ». Et encore il insiste sur le fait qu'il n'y a pas d'autre alternative si on cherche la vérité que de voir le monde comme un rêve, un spectacle dont le *Je suis* du Vide est le Témoin.

P. M.

---

1. - Traduction mot à mot de la nouvelle édition de l'Evangile selon Thomas, 1979.
2. - Et on peut ajouter : *pas de monde.*

BIBLIOGRAPHIE

Henri HARTUNG. — SPIRITUALITÉ ET AUTOGESTION - René Guénon, Râmana Maharshi : Une certaine vision du monde - Pratique autogestionnaire quotidienne. Pour une éducation permanente alternative. Lausanne. Ed. de l'AGE d'HOMME, 1978.

Spiritualité et *autogestion,* deux domaines qui, à première vue, se situent à des niveaux de conscience différents. Je peux refuser un monde mécanisé à outrance parce que je le trouve aliénant sans pour cela avoir des préoccupations d'ordre spirituel. Du reste le mot *spirituel,* qui est habituellement opposé, dans le langage courant, à *matériel, charnel,* a une connotation dualiste et chrétienne. En réalité, l'auteur nous invite d'emblée à nous poser la question essentielle : *Qui suis-je ?* question à laquelle on ne peut répondre sans transcender le dualisme.

Comment donc unir deux domaines dont l'un relève de notre insertion sociale et l'autre de la métaphysique ? Il n'est que trop facile de se lancer dans des spéculations abstraites et de situer les débats sur le plan de la théorie. L'intérêt et la valeur du livre d'Henri Hartung résident justement dans le fait que nous sommes d'entrée de jeu mis en présence de choses vécues. L'auteur nous dit dans son livre comment il concilie recherche intérieure et engagement social. Il nous relate son expérience fondamentale et nous montre comment elle débouche sur un travail éducatif et social : rapport à soi-même et communication avec l'autre.

Rapport à soi-même : Henri Hartung nous révèle que son existence a été transformée par deux rencontres essentielles. La première au sortir de l'adolescence avec René Guénon ; la seconde peu après la fin de la dernière guerre avec Ramana Maharshi. Deux maîtres qui ont marqué en profondeur d'autres Occidentaux déçus par un christianisme qui ne répondait plus à leurs exigences fondamentales, l'un en nous permettant de nous dégager de l'accidentel pour découvrir les constantes universelles inscrites au plus profond de l'homme, l'autre en nous invitant à chercher sans relâche la réponse à la question *Qui suis-je ?*

Communication : Ayant découvert ce qu'il y a d'universel en l'homme, l'auteur arrive à la conclusion qu'il ne peut espérer communiquer réellement avec ses semblables que s'il est lui-même centré sur la Réalité qui le constitue. Toute organisation communautaire repose sur la connaissance de notre identité véritable.

Dans la connaissance de Soi, Henri Hartung reprend la distinction établie par René Guénon des différentes couches constituantes de l'individu : le corps, le psychique et l'Esprit. Les deux premiers éléments appartiennent au monde

phénoménal tandis que le domaine de l'esprit est d'ordre universel ou métaphysique. Le corps appartient à l'ordre naturel et le psychique ou mental, qui comprend la raison, les sentiments et l'imagination, interprète les données des sens et tend à établir et à maintenir l'homme dans l'illusion dualiste. Cette distinction est capitale, car elle permet d'éviter la confusion, trop souvent entretenue entre le psychisme et le spirituel alors qu'il y a entre eux une différence de nature.

La prise en considération de l'homme total rend possible l'instauration d'un vrai dialogue entre les membres d'une même institution car elle incite chacun à poursuivre jusqu'au bout le processus de réalisation. Dès lors les activités ne sont plus envisagées dans le sens de leur rentabilité mais en fonction de l'épanouissement et de la libération de l'homme qu'elles favorisent.

Cependant, la théorie peut être engageante sans que la pratique soit facile. Qui ne voit dès l'abord les difficultés d'une telle entreprise ? Nous vivons dans un contexte capitaliste, nous avons la mentalité du profit inscrite dans nos gènes, il nous faut lutter contre les grands monopoles, l'animateur principal doit se faire le serviteur des serviteurs, etc., etc. Quant à la recherche essentielle, sur laquelle Henri Hartung base l'autogestion, il faut bien reconnaître qu'elle n'intéresse que très peu de gens.

Aux yeux des « sages », l'aventure d'Henri Hartung est une folie mais l'aventure du Royaume n'est-elle pas la première et la plus grande des folies ? (Mt 11.25 ; Lc 10.21). Une telle expérience représente un îlot de vie dans un monde en furie. Cet îlot sera-t-il demain balayé par la tempête ? S'interroger sur l'avenir, c'est se projeter dans le devenir, donc se couper du présent qui seul compte. Lorsque les disciples demandent à Jésus quelle sera leur fin, il répond : « Avez-vous donc dévoilé le commencement pour que vous cherchiez la fin ? Car là où est le commencement, là sera la fin. Heureux celui qui se tiendra dans le commencement, et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas de la mort » (log. 18).

Etre plusieurs à vouloir vivre une aventure qui requiert l'expérience individuelle directe tout en permettant l'échange et l'entraide à divers niveaux pour mieux se tenir dans le commencement, n'est-ce pas concevoir la réalisation dans sa perspective à la fois humaine et transcendante ? Le danger réside surtout dans le besoin conscient ou non de se faire prendre en charge, de trouver un milieu protecteur, un « père » sécurisant...

Des maîtres du tch'an, comme Hui-neng et Lin-tsi savaient merveilleusement renvoyer l'élève à lui-même. Toute entreprise communautaire qui ne tendrait pas à la libération des individus se condamnerait elle-même. L'objectif d'Henri Hartung vise à promouvoir l'homme total.

E. G.

POÉSIES

Révélation...
Plutôt révélateur :
Tout depuis toujours est en nous.

Philippe Dumaine - que nous avons la joie de compter parmi les membres de l'Association Métanoïa - est l'auteur du court poème cité en exergue. En peu de mots, il nous dit l'orientation et la portée de la démarche du poète ; il nous dit en même temps le sens de la recherche essentielle de chacun de nous. « Tout depuis toujours est en nous » : qui s'est familiarisé tant soit peu avec la gnose perçoit immédiatement les correspondances d'un langage connu : « Le Royaume est le dedans de vous ».

La quête intérieure du poète, comme celle du gnostique, vise à connaître, à reconnaître ce que nous étions à l'origine, ce que nous sommes toujours réellement à travers et au-delà de la prison du mental. Seule cette exploration permet la *révélation*, ou plutôt, fait de l'explorateur le *révélateur*, car la révélation est encore un de ces termes abstraits qui laisse subsister l'ambiguïté de quelque chose qui nous est extérieur, tandis que le révélateur est celui qui se découvre à lui-même, qui se reconnaît tout en se faisant connaître.

Cela dit, nous ne quittons pas la gnose : « Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus » (log. 3.9-10). C'est cette connaissance qui fait de nous des « Fils du Pèle le Vivant » (log. 3.12). Soyons conséquents jusqu'au bout : comme le Père et le Fils ne font qu'un (Jn 10.30), le vrai Fils est celui qui fait le deux Un (log. 106).

La lumière du poète peut être intermittante et fugitive, comme ce fut le cas chez André Breton, qui s'est dérobé finalement à la mission de redécouvrir les vertus ésotériques de la poésie ; il n'empêche que nous lisons dans son Ode à Charles Fournier : « Tu as embrassé l'unité, tu l'as montrée non comme perdue mais comme intégralement réalisable ».

Philippe Dumaine, dans sa quête de l'unité perdue, ne se dissimule, pas plus qu'il nous dissimule, les difficultés de l'aventure :

Fils d'une race trop vieille
vêtu par le froid des siècles
d'un étroit corset de gel qui le gêne
pour se mouvoir
pour s'émouvoir[1].

Comment jouer juste au milieu d'un monde qui triche ?

Agir ne pas agir
étroite la ligne de crête
entre les deux abîmes
celui des regrets
celui des remords.

Le besoin d'être avec soi-même *dans sa parfaite vérité* invite le poète à la dépossession :

A vieillir s'accroît *l'exigence*
dépouillement.
Les mots plus rares
concentrent tous les sucs
ont le poids de la pierre.

Le poète nous livre son identité véritable, non celle que nous offrirait un biographe qui se voudrait fidèle, mais celle que le poème révèle :

Pudeur rigueur méprise
un langage décorseté
que le mot juste seul
reçoive son visa
pour sortir de tes lèvres.

Dire après cela que Philippe Dumaine a accompli une œuvre poétique importante et publié une vingtaine de recueils, qu'il a fréquenté Apollinaire et les surréalistes, qu'un André Breton, un Gide, un Camus le considéraient comme un grand poète, c'est sacrifier à l'anecdote, alors que pour connaître vraiment l'homme et l'œuvre il faut découvrir dans le texte la lente et progressive dépossession de celui qui cherche et dont chaque poème représente une épreuve de dépouillement. Suivre le cheminement du poète, c'est accepter de nous laisser dépouiller à notre tour, de nous perdre avc lui. Cette démarche accomplie, nous

n'avons plus envie d'établir de subtiles distinctions entre gnose et poésie : « Suis-je un partageur ? » nous dit Jésus.

Décoller de mon front le masque d'imposteur
qui me rongeait les chairs, quitter mes attitudes
dépouiller mes habits de pitre sans grandeur
sortir furtivement des rues de l'habitude.
Fuir ces regards poisseux gluants du faux amour
cette araignée tissant sa toile de tendresse
pour me rendre coupable et me prendre à mon tour
dans son réseau glacé d'ennui et de tristesse.
Echapper désormais à mon état-civil
- homme libre sans nom, sans famille, sans âge -
me perdre corps et biens dans le flux de la vie
sous le civilisé retrouver le sauvage[2].

E. G.

---

1. - Les poèmes cités dans le présent article sont tirés du recueil : « Aux passeurs de la Nuit », Ed. Périples, 1974.
2. - Le poème s'intitule « Le Sauvage » ; il est extrait du même recueil que les précédents, p. 30.